

## XIII

### Le triomphe de la Croix

Pendant des mois, nous venons d'entendre chanter autour du Calvaire de Pontchâteau :

« Oh ! que de gens y viendront en voyage,  
Que de processions,  
Pour voir Jésus et pour lui rendre hommage ! »

Ce monument est-il un rêve présomptueux ou une vision de prophète ? Pour le moment, il est une station d'un chemin de croix qui continue. Montfort a tellement voulu s'identifier avec Jésus crucifié que la Providence, à chaque étape, le charge d'une nouvelle épreuve. Mais la Croix mène à la gloire de la Résurrection...

Loin de se laisser écraser par sa chute d'un moment, le saint Missionnaire va repartir avec une espérance renouvelée. Déjà, la terre remuée sous sa bénédiction a fait des prodiges, au loin, là où les pèlerins l'ont emportée... Le doigt de Dieu est là ! En dépit de la conspiration des hommes, son œuvre ne périra pas.

### *La vengeance d'un subalterne*

C'est bien un ordre de la Cour qui a dicté l'interdiction de Mgr Gilles de Beauveau, et non son manque d'estime pour M. Grignon. Comment le Roi a-t-il été amené à intervenir en cette affaire ? Par la vengeance et l'intrigue du Sénéchal du duc de Coislin, Guischart de la Chauvelière, dont Montfort n'a sans doute pas assez ménagé la susceptibilité.

Ayant à suivre les affaires du duché, au nom de ses maîtres loin-

tains, cet officier ne lui pardonnait pas d'avoir fait badigeonner leurs armoiries dans l'église de Campbon ou commencé un Calvaire sur la lande de la Madeleine sans lui en avoir référé personnellement. Par ailleurs, en parcourant la région, il constatait que la révolution morale opérée par les Missions contrariait nombre d'intérêts locaux et risquait de tarir certains profits.

Ne pouvant rien du côté de ses maîtres — l'Evêque de Metz, duc de Coislin, avait donné de loin à Montfort toutes les autorisations requises — il résolut de perdre le Missionnaire auprès du Gouverneur de Haute-Bretagne, M. de Châteaurenault, et de l'Administration royale. Habilement, il insinua que les constructions, grottes, douves du Calvaire, pouvaient devenir une forteresse dans laquelle les Anglais trouveraient refuge, au cas où ils descendraient sur la côte.

Le soupçon une fois lancé, devait suivre la filière administrative et fermenter dans les imaginations des commis : on enquêterait, on ferait des rapports qui finiraient par aboutir à Versailles. Ce qui eut lieu, en effet. Et c'est ainsi qu'un pauvre prêtre allait devenir, à son insu, « un criminel d'Etat »...

Au moment même où Monseigneur de Nantes interdisait à Montfort de bénir son Calvaire, il intervenait à la Cour pour essayer de sauver au moins la croix du Christ et la chapelle de sainte Madeleine, afin de ne pas mécontenter le peuple, disait-il. Mais l'Administration avait ses dossiers, rien n'y fit. Les subalternes ont reçu l'ordre de démolition qu'ils désiraient. Ils mettent tout leur zèle à barrer la route aux interventions de M. Barrin et des familles nantaises influentes qui tentent de le faire rapporter. « Grignion en mourra de douleur », écrit l'intendant... Mais « tout doit être abattu »... Si on laisse quelques murailles, « ce sera pour enfermer Grignion »...

La Croix qu'il prêche, le Missionnaire doit en sentir tout le poids : la loi du monde rejoint ici, pour lui, la loi de l'Evangile.

### *Montfort sous la Croix...*

De Nantes où personne ne l'a écouté, Montfort revient à Pont-château, le lendemain de la fête, vers midi. Une grande partie de la foule est encore là, inquiète du sort qui va être fait au Calvaire, car les rumeurs les plus sacrilèges circulent. On questionne le Missionnaire qui s'en remet humblement à la Providence après avoir une

fois de plus témoigné de la pureté de ses intentions et de la foi admirable des populations qui l'ont aidé.

Que peut-il dire de plus sinon que cette affaire le dépasse ? Tandis qu'il avait agi en pleine lumière, d'autres ont manœuvré dans l'ombre, recommandant à tout moment « qu'on ne mette pas leurs noms en avant ». Il espère encore dans l'action de ses amis, mais il sent déjà que le vide se fait autour de lui...

Qu'importe sa personne pourvu que la Croix règne et que l'Evangile soit annoncé ! Il avait promis depuis longtemps une mission à Saint-Molf, il y court ! Il en était au quatrième jour lorsque son plus intime compagnon, M. Olivier, rentre de Nantes, avec une lettre de l'Evêque qui lui interdit de prêcher et de confesser dans le diocèse. Et c'est le porteur de la lettre qui doit terminer la mission commencée. Ainsi, pour ne pas affronter les disgrâces de la Cour, et pour faire taire les criaileries jalouses d'ecclésiastiques « qui n'ont pas le dixième de son talent, de sa science et de sa vertu », le chef du diocèse se débarrasse de lui, sans ménagements.

Alors, sans défense contre des suspicions obscures et accablé par l'abandon et l'ingratitude de ses amis, Montfort pleura... M. Olivier qui vit couler ces larmes ajoute : « Ni troublé, ni aigri, il se contenta de souffrir en silence. » Comme il s'agit cependant de la possibilité de continuer son ministère, le voilà de nouveau sur la route de Nantes où il va tenter de faire révoquer l'interdit.

Mais il ne fait qu'avancer d'une station sur son chemin de croix : non seulement Monseigneur ne lui concède rien, mais il lui lit la lettre de cachet par laquelle le Roi ordonne de raser le Calvaire de Pontchâteau. Tombant à genoux, le saint prêtre s'écrie : « Dieu soit béni ! Je n'ai jamais songé à ma gloire, mais à la sienne. J'espère qu'il me recevra avec la même faveur que si j'avais réussi ! » Frappé par cette radieuse humilité, l'Evêque ne pourra s'empêcher de dire à M. Barrin, son Vicaire Général : « Ou M. de Montfort est un grand saint, ou il est le plus insigne des hypocrites ! »

Jaloué, abandonné, condamné, Montfort ne songe plus qu'à se jeter dans les bras du divin Crucifié. Il va frapper à la porte des Jésuites pour y faire une longue retraite. Le P. de Préfontaines qui l'accueille est au courant des bruits qui courent en ville à son sujet. Il y a un mois à peine circulait dans Nantes une liste de plus de cent cinquante miracles obtenus, par lui, à Pontchâteau. Aujourd'hui, le Roi, l'Evêque, des ecclésiastiques influents, le rejettent...

En face de cet homme qui, dans la plus grande sérénité, s'abandonne maintenant à la Providence, ce Jésuite plein de finesse, habi-

tué aux luttes des âmes, ne peut que tomber en admiration : « A partir de ce jour, dira-t-il plus tard, je le regardai comme un saint ! »

Et M. des Bastières qui vient compatir à sa peine est tout surpris de rencontrer un homme gai et content. « Vous êtes donc bien aise qu'on détruise votre Calvaire ? — Ni bien aise ni fâché. Le Seigneur a permis que je l'aie fait faire ; il permet aujourd'hui qu'il soit détruit. Que son saint nom soit béni ! Si la chose dépendait de moi, il subsisterait autant que le monde ; mais, comme cela dépend de Dieu, que sa sainte Volonté soit faite et non pas la mienne ! »

### *Dans la Maison de la Providence*

M<sup>me</sup> Olivier, mère de son collaborateur, avait mis à la disposition de Montfort, lors de son arrivée à Nantes, une maison fort ancienne qui aurait été jadis un rendez-vous de chasse à la lisière de la forêt. Il l'avait baptisée *La Providence* et en avait fait comme une petite procure pour ses missions. Désormais sans ministère, il en fait son refuge.

Dans une petite chapelle contiguë, il dit sa messe et groupe quelques âmes ferventes pour la récitation quotidienne du Rosaire. Elles forment bientôt le noyau d'une association sous le patronage de Notre-Dame des Cœurs. Plus que jamais, cette dévotion est, pour lui, le merveilleux secret pour aller à Jésus par Marie.

S'étant assimilé ce qu'en ont écrit le Bx Alain de la Roche et le P. Antonin Thomas, dans le *Rosier Mystique*, il en adapte la substance, sous les 53 roses d'un chapelet, dans le *Secret du Très Saint Rosaire*. Et, au cours de l'automne, le 10 novembre 1710, il s'engage dans le Tiers-Ordre des Dominicains dont il fréquente assidûment le couvent.

Plus que jamais, il goûte les fruits spirituels des Mystères de Jésus et de Marie, et fait du Rosaire son arme de choix pour convertir ou renouveler les âmes. Il le prêche aux âmes religieuses et notamment à la Visitation, proche de Saint-Clément, où on ne l'a pas perdu de vue depuis son court séjour à Nantes, en 1701. Une religieuse éminente qui mourra en 1725 sera renouvelée dans sa dévotion à la Sainte Vierge et dans la connaissance d'elle-même, par les lumières que lui apporta Montfort.

Il y a aussi l'Association des *Amis de la Croix* qu'il a fondée sur

la paroisse de Saint-Similien, à laquelle il infuse une nouvelle ardeur. N'est-ce pas sa grâce à lui de faire aimer cette Croix au moment où, vidant la coupe jusqu'à la lie, il en a reçu les énergies divines ? Ne parle-t-il pas d'expérience quand il demande à ses dirigés de voir toujours dans les épreuves quotidiennes de « délicats morceaux de Paradis » ?

Enfin, et plus que jamais, il est la Providence des pauvres dans ces quartiers de périphérie où se fixe la misère. Il ramasse dans la rue ou arrache à leurs taudis des loques humaines et en remplit sa maison, sa chambre, son lit. Et comme d'habitude, son exemple ne tarde pas à être contagieux : deux vertueuses sœurs, Elisabeth et Marie Dauvaise, acceptent de leur consacrer charitablement toutes leurs journées. En sorte que la Maison de la Providence devient, en quelques semaines, l'Hospice des Incurables, et la cour Catuit sur laquelle elle ouvre, une cour des miracles.

La charité du saint Missionnaire se survivra dans cette œuvre : c'est à elle qu'il léguera par testament les statues et la croix du Calvaire de Pontchâteau, qu'un de ses Frères doit y apporter en 1712, non sans peine, en attendant le jour où le Seigneur lui rendra justice.

### *Prouesse de charité sur la Loire*

L'hiver de 1710 fut aussi pluvieux que celui de 1709 avait été rigoureux. Aussi la Loire, dont les bras, au lit incertain, entouraient le faubourg de Biesse, finit-elle par tout submerger. Et un matin de janvier, une crue soudaine ayant surpris les habitants, on ne voyait plus que les toits des maisons au-dessus du cours tumultueux des eaux.

Ces pauvres gens s'étaient réfugiés dans leurs greniers avec ce qu'ils avaient pu sauver de leur ménage. Mais ils y demeuraient sans vivres, et appelaient à l'aide. Une foule, massée sur les quais, contemplait, impuissante, cette situation désespérée. On y parlait haut pour dominer la rumeur du fleuve, mais personne n'osait rien entreprendre.

De la rue des Hauts-Pavés, Montfort est accouru, lui aussi, cherchant quelque misère à secourir. Il questionne les passeurs qui sont là près de leurs barques amarrées, mais tous, quand il leur demande d'intervenir, secouent tristement la tête. Qui pourrait se risquer sur ces flots emballés qui s'entrechoquent et tournoient en remous dan-

gereux ? Il leur crie : « Mettez en Dieu votre confiance ! Je vous affirme que vous ne mourrez pas ! J'irai avec vous ! »

Enfin, un matelot qui vient de faire un transport de Donges à Nantes se laisse gagner par l'intrépide assurance du prêtre. Et d'autres, un à un, se décident à partir avec lui. « Qu'on remplisse les barques de vivres », dit Montfort à la foule qui alors ne se tient plus de générosité.

Et la petite flottille de la charité se lance sur le fleuve, louvoyant dans les courants et contournant les passages périlleux. On réussit à gagner les maisons le long desquelles on accoste presque à la hauteur des toits. Par les lucarnes qui s'ouvrent on distribue pains, galettes et viandes salées. Et le Père lance aux familles en larmes des paroles de confiance et de courage...

Là-bas sur les quais, la foule regarde les points noirs qui luttent dans la houle. Quand tout ce qui émerge a été visité on vire de bord... Il est encore plus difficile de couper les courants que de les remonter. Mais le sang-froid et les bonnes paroles du Missionnaire décuplent les énergies des bateliers. Et c'est au milieu des ovations qu'ils finissent tous par accoster le quai de départ.

En descendant du bateau qui, le premier, avait accepté de porter secours aux familles inondées, Montfort le bénit et promit au matelot qu'à l'avenir il n'aurait jamais d'accident. De fait, a raconté son arrière-petite-fille, ce bateau a, pendant plus d'un siècle, assuré le passage des voyageurs entre Donges et Paimbœuf, sur la Loire qui est déjà, à cet endroit, un bras de mer de plus de 12 kilomètres, et sans qu'il lui soit arrivé aucun malheur. Les riverains, confiants dans la bénédiction qui le protégeait, demandèrent que cette barque fût conservée le plus longtemps possible. Quand des réparations devenaient urgentes, on se gardait bien d'enlever les planches vermoulues, on les enchâssait comme des reliques dans des planches neuves.

### *La destinée du Calvaire*

Pendant que Montfort exerce sa charité, de toutes manières, dans la bonne ville de Nantes, ses ennemis ne désarment pas. L'ordre du Roi doit s'exécuter. Le Lieutenant-Général de Nantes se dérobe au rôle odieux de fossoyeur de calvaire. C'est le Commandant de la Milice de Pontchâteau, M. de Lespinasse, qui doit s'en charger.

Il réquisitionne quatre à cinq cents hommes des paroisses voi-

sines sans leur dire à quelle tâche on allait les appliquer. « Quand ils virent qu'il s'agissait de détruire le Calvaire, la force les abandonna », dit M. Olivier. C'était une profanation qu'on leur demandait. Aussi, tombant à genoux, ils faisaient réparation à leur Sauveur de l'outrage qu'on voulait leur imposer de faire à la Croix. Et le Commandant eut beau crier et menacer, ils croisèrent obstinément les bras pendant deux jours sous les huées des miliciens.

Exaspéré, ce chef sans honneur s'avisa alors de faire tomber la grande Croix en la sciant au pied comme un arbre dans la forêt. Devant cette détermination tous ces braves gens l'entourèrent, et pour que le beau Christ du P. de Montfort ne soit pas brisé, se proposèrent de le descendre eux-mêmes. Et sous les yeux d'une foule navrée et humiliée, d'où montaient des sanglots, ce fut comme une nouvelle descente de Croix.

Une procession douloureuse se forma pour accompagner les statues jusqu'à la maison d'un prêtre de Pontchâteau, M. la Carrière, d'où le P. de Montfort les fera venir à Nantes, en attendant, lui écrivait-il, « qu'elles retournent avec plus de gloire au Calvaire ».

Durant trois mois encore on força les ouvriers à combler les fossés. Mais « alors qu'ils avaient des bras de fer pour édifier, ils n'avaient plus que des bras de laine pour détruire », dit M. Olivier. Si bien qu'on finit par abandonner les terrassements, laissant à demi-ruinée la fameuse forteresse qu'on avait présentée à la Cour comme un danger public.

Les rêves des saints résistent mieux au temps que la politique des rois. Quarante ans après la mort de Montfort, lors d'une mission prêchée à Pontchâteau par ses successeurs, la colline à moitié renversée vit revenir des ouvriers qui, de nouveau, y plantèrent trois croix. Non sans réveiller les mêmes calomnies et les mêmes susceptibilités administratives, d'ailleurs. Il fallut cette fois se contenter d'une bénédiction sans solennité...

Puis vinrent les sombres années de la Révolution, avec ses incendies, ses massacres et ses ruines. Enfin, ce fut l'ère des restaurations : les arrière-petits-fils des fidèles du P. de Montfort recommencèrent. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les travaux, les pèlerinages et les manifestations catholiques achevèrent de réaliser ce triomphe de la Croix que le saint Missionnaire avait chanté et annoncé. Et la lande de la Madeleine est devenue une Terre Sainte où le peuple chrétien ne cesse plus de chanter :

« Vive Jésus ! Vive sa Croix ! »